*Ami du Clergé* du 22 juin 1939

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Instructions du dimanche.** — XL. *6e Dim. après la Pentecôte :* La seconde multiplication des pains, 369. — XLI. *7e Dimanche :* Deux avertissements, 370.
**Courtes instructions sur la Morale.** — XV. L'acte humain, 372.
**Triduum d'Adoration perpétuelle.** — *3e Jour, Matin :* Ce qu'est l'Exposition du Saint-Sacrement, 373. — *Sermon de clôture :* L'Eucharistie source de vie, 375.
**Instructions à des jeunes filles** *sur les caractères de la vraie piété.* — I. La vraie piété doit être judicieuse, 377.
**Conférences à des jeunes gens.** — X. Ambition ou mesure, 379.
**Sujets de circonstance.** — *Aux élèves d'un Pensionnat à la veille des vacances :* Quelques conseils, 381.
**Pour prêcher sur l'Histoire Sainte.** — LXX. L'Epître de S. Jude, 382.

## INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

### XL

### 6e Dimanche après la Pentecôte

LA SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS

Mes frères,

Une première fois déjà Jésus nous avait fait assister au miracle de la multiplication des pains. Il semble que celle dont il est question aujourd'hui ait eu lieu peu de temps après la première. Mais elle ne saurait être confondue avec elle. Les circonstances de l'une et de l'autre ne sont point identiques et obligent à les distinguer. Toutes deux ont été nécessitées par ce fait que, lors de la première multiplication, la foule, contre toute prévision, s'était très attardée à entendre Jésus, et que, lors de la seconde, ne l'ayant pas quitté depuis plus de deux jours, elle avait épuisé ses vivres.

Ne laissons point passer sans les commenter, pour nous en instruire, quelques particularités de ce miracle.

### I

On est d'abord émerveillé à la pensée qu'une foule de quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, ait prolongé durant trois jours sa présence auprès de Jésus, tellement elle était avide de l'entendre lui parler du royaume de Dieu, de la foi au Messie Sauveur du monde et des vertus de la Nouvelle Alliance. Qu'il y ait eu des moments d'interruption, la nuit et même le jour, cela n'est pas douteux ; mais ce furent probablement les auditeurs qui sollicitèrent les reprises de cet entretien.

Admirons, m. f., cette sainte avidité. En oublier le repos, la fatigue, la faim elle-même, dont on dit cependant qu'elle ferme l'oreille de ceux qui en sont tenaillés, quelle leçon pour nos chrétiens d'aujourd'hui ! C'est le très grand nombre qui, loin de témoigner de l'empressement à écouter la parole de Dieu, loin de s'en faire une obligation, la fuient littéralement comme une chose ennuyeuse et inutile, disons le mot, comme une pénitence. Ils auraient garde de manquer à des discours, à des conférences sur tous les sujets économiques, financiers, littéraires, scientifiques, commerciaux. Il n'y a que les questions de l'au-delà, que la science de Dieu et du salut qui ne les intéressent pas, qui même provoquent leur ennui et leur dédain. Ou bien la moindre difficulté, la gêne la plus légère, mieux que cela, les futilités de la vie quotidienne les éloignent du Sauveur ; ils le délaissent même sans motif, par pure insouciance. C'est pourtant la persévérance qui décide de notre salut.

Dans la scène rapportée par notre évangile, les mères elles-mêmes n'ont pas voulu se priver ni priver leurs enfants du festin spirituel qui s'offrait à elles ; et elles sont là, ils sont là, peut-être pas les moins affamés du pain de la vérité. Elles apprennent ainsi à bien des parents à procurer à leurs enfants le bienfait de l'éducation chrétienne, à leur en montrer la nécessité, à leur en inspirer le goût, le désir, l'estime, au lieu de mesurer avarement le temps de leur instruction religieuse. Quel est le pasteur de paroisse rurale ou urbaine, à qui un père, une mère amenait son enfant en vue de la Première Communion, et qui ne se soit entendu dire : « M. le Curé, je veux bien qu'il fasse sa Communion, mais je ne veux pas que le catéchisme soit l'affaire de plus de trois mois ou même d'un mois » ? Malheureux parents, ils ne se doutent pas de l'avenir qu'ils préparent à leurs enfants.

### II

Il ne paraît pas que les apôtres se soient, comme ils l'avaient fait auparavant, préoccupés de la détresse de ces pauvres gens. Ils savent bien cependant qu'ils n'ont pas songé à quitter Jésus et que leurs provisions sont épuisées. Précédemment, ils étaient venus d'eux-mêmes au Maître et lui avaient demandé de congédier la multitude avant que la faim l'ait réduite. S'ils n'avaient pas pensé à la possibilité d'un miracle, du moins ils avaient pris le peuple en pitié. Ici, leur insouciance est complète ; c'est Jésus qui attirera leur attention sur la question d'alimentation.

Serait-ce que, avertis par la première multiplication des pains, ils avaient jugé inutile d'intervenir et qu'ils aient laissé à Notre-Seigneur le soin de pourvoir à la nourriture de cette foule ? On peut le supposer. Mais à faire état du silence des apôtres, disons que Dieu seul est toujours secourable ; seul il est notre appui, en lui seul nous devons placer notre espérance. Ce serait nous exposer à de cruelles déceptions que de compter sur les créatures. Si parfaites que nous les voyons, elles ont des heures de défaillance et d'oubli, et le concours que nous attendons d'elles, bien des fois nous fera défaut. Le Cœur de Jésus, lui, ne nous causera jamais de désillusion ; nous pouvons nous appuyer toujours sur sa tendre commisération. Jésus n'avait pas besoin qu'on attirât son attention sur la détresse de ce peuple qui s'attachait à lui, et s'il la laissait devenir extrême, c'est qu'il voulait donner au miracle plus d'importance et de relief, en vue du bien de la foule, de ses apôtres eux-mêmes et des générations à venir.

Peut-être voulait-il nous apprendre aussi que sa divine nourriture n'allait pas aux dédaigneux mondains que gorgent les satiétés terrestres, de quelque

nom qu'elles s'appellent, mais aux heureux faméliques qui ont faim et soif de la justice et qui avant tout cherchent le royaume de Dieu. « Ceux qui ont faim, avait dit la Sainte Vierge en sa Visitation, Dieu les comble de biens ; et il renvoie en leur indigence ceux qui se targuent de leurs richesses. » Semblables aux Hébreux des mauvais jours, ils font fi, nous l'avons dit, de cette nourriture trop peu substantielle à leur jugement.

III

« Jésus appela ses disciples, » dit l'évangile. Cet appel équivaut à un reproche. D'abord les apôtres sont, comme nous venons de le voir, trop peu soucieux des besoins de la foule ; et eux que leur mission prédestine au plus tendre, au plus dévoué ministère des âmes, ils doivent plus que tous les autres veiller à ce que le troupeau ne manque pas du nécessaire.

Puis, contre toute attente, ils semblent méconnaître la puissance du Sauveur, ne plus se souvenir du miracle de la première multiplication des pains, et quand Jésus le leur rappellera, on dirait que l'événement a été pour eux comme inaperçu ou qu'il leur aura paru tout naturel. Dans un moment cette attitude leur attirera de la part de leur Maître ce reproche ou tout au moins cette réflexion : « Quoi ! N'avez-vous donc ni sens, ni intelligence ! Votre cœur sera donc toujours aveugle ! » Vous serez moins étonnés d'entendre Jésus parler ainsi à ses apôtres, en pensant qu'il avait à faire leur éducation, à les former en prévision de la mission dont il devait les charger. Il fallait surtout qu'ils fussent comme lui remplis de charité. Ici, il s'efforce de les éclairer et de les toucher au contact de son tendre cœur. Quand la Pentecôte aura fait descendre sur eux l'Esprit d'amour, ces mêmes hommes nous apparaîtront remplis des plus grandes lumières et de la plus ardente charité. En attendant, ils sont ce que Jésus les a choisis, lents d'intelligence, fermés aux mystères d'En-haut, trop peu ouverts aux détresses d'autrui, oublieux même des merveilles que leur Maître renouvelle journellement sous leurs yeux. Ils pensent si peu au miracle de Bethsaïde, que la parole de Jésus : « J'ai pitié de cette foule », ne leur révèle pas son intention de mettre sa puissance au service de sa compassion, et qu'ils lui disent : « Où trouver assez de pains dans ce désert pour rassasier une telle multitude ? »

Je parle de l'éducation apostolique des disciples par Notre-Seigneur. N'aurions-nous pas besoin nous-mêmes que le Maître divin se laissât charger par nous de notre formation pieuse ? C'est souvent qu'il trouverait à reprendre et à redresser dans nos pensées, dans nos jugements, dans nos sentiments, dans nos procédés à l'égard de nos frères ! De Dieu aussi parfois, nous nous faisons une si fausse idée ! Nous oublions si facilement ses bienfaits ! Nous doutons de sa bonté, parce qu'il permet nos afflictions, nos épreuves, et comme s'il y était insensible. Si notre salut et notre glorification demandent qu'elles ne nous soient pas épargnées, du moins il a toujours compassion de nous et sa Providence n'est jamais en défaut.

Voyez la délicatesse des sentiments du Sauveur : il craint que ces gens, affaiblis par la privation de nourriture, ne viennent à défaillir sur la route, puisque un certain nombre venus de loin auront un long trajet à faire pour regagner leur habitation. On n'a jamais à regretter de s'être abandonné à Dieu et de lui avoir fait confiance.

IV

Le miracle opéré par Notre-Seigneur nous est un sujet de juste admiration. Mais nous ne pensons pas qu'il se renouvelle chaque année depuis des siècles. Est-ce moins prodigieux qu'une quantité relativement minime de froment produise des moissons assez abondantes pour nourrir le genre humain ? Qui donc a donné à un grain de blé une telle fécondité ? Dieu qui en est l'auteur, est-il moins admirable, sa puissance et sa Providence éclatent-elles moins, parce que cette loi posée par lui reçoit périodiquement son exécution ? Pour en être témoins et pour en bénéficier chaque année, nous ne voyons plus et nous ne bénissons plus la main qui nous dispense cette nourriture quotidienne. Jésus ne veut pas que nous l'oubliions ; aussi met-il sur nos lèvres cette prière : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. »

Seul encore notre Sauveur nourrit le monde de sa grâce et de sa vérité. De lui seul nous vient la véritable vie, que lui seul a la puissance de produire, d'alimenter et de soutenir. Seul, il possède la doctrine pleine et entière du salut, « les paroles de la vie éternelle. » Seul aussi, il est l'auteur des Sacrements qui donnent, augmentent, réparent, ressuscitent la vie de la grâce. Mais il lui a plu d'associer l'homme à son action ; il a fondé une Eglise, il a créé un sacerdoce, avec mission permanente de distribuer au monde ce *Pain de vie* qui n'est autre que lui-même. Les apôtres que nous voyons distribuer à la multitude les aliments multipliés par leur Maître préludent à leur futur ministère auprès de toutes les nations de l'univers. Heureux ceux qui l'acceptent et qui s'en nourrissent ! Malheur à ceux qui s'en privent par leurs refus volontaires ! ils rejettent le salut qui leur est si amoureusement offert.

Ne soyons pas de ces derniers, m. f. Aimons, comme la foule dont nous avons vu l'empressement auprès de Jésus, à recueillir la parole de Dieu de la bouche de ceux que Jésus-Christ a chargés de l'annoncer. Si nous y apportons notre foi et notre bonne volonté, nous sommes certains d'en retirer quelque profit : un mot, une pensée, qui nous sera un trait de lumière, une pieuse impulsion, un saint désir, une généreuse résolution. Suivons Jésus dans le calme de l'oraison, loin du bruit et des agitations du monde, là où sa voix n'est pas couverte par le tumulte des passions humaines ; ce sera nous asseoir au banquet de la grâce, qui nous préparera à prendre part un jour au festin de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

---

## XLI

### 7e Dimanche après la Pentecôte

#### DEUX AVERTISSEMENTS

Mes frères,

Cette page est l'enseignement final de ce que l'on a appelé le *Sermon sur la montagne* et qui est l'abrégé de tout l'Evangile. Jésus n'a parlé, en cette circonstance, qu'à ses seuls disciples ; mais en leur personne et par-dessus eux, c'était au monde entier qu'il s'adressait : « Ce que vous avez entendu en particulier, prêchez-le par-dessus les toits, » dira-t-il.

Son entretien avait débuté par les *Béatitudes ;* après quoi, il a exposé les caractères de la Loi nouvelle, les exigences de la charité, la doctrine concernant le mariage et le divorce, le jurement, l'aumône, la prière, le mépris des richesses, la pratique de la

perfection. Il vient alors à dire : « Oh ! qu'elle est étroite la porte qui conduit au ciel ! » Et prévoyant les obstacles que les siens ne manqueraient pas de rencontrer, il les met en garde contre les faux prophètes, puis termine par cet avertissement si grave : « Tous n'entreront pas dans le royaume des cieux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! »

C'est sur cette mise en garde et sur cette parole finale que je voudrais appeler votre attention.

## I

« Gardez-vous des faux prophètes. » Un prophète, dans l'acception étymologique du mot, est un voyant, un homme qui connaît et annonce des choses à venir. Mais ici, dans l'esprit de Notre-Seigneur, il s'agit d'hommes qui énoncent leurs idées, leurs théories, leurs systèmes, en les donnant comme l'expression de la vérité, avec une intention de prosélytisme, de recrutement.

1. Quiconque tend, par ses paroles ou par ses exemples, à minimiser l'enseignement de l'Evangile en matière de dogme ou de morale, à contredire l'autorité de l'Eglise, à propager la division entre les catholiques, à entraver les voies de l'obéissance, mérite cette appellation réprobatrice.

Ce sont de faux prophètes, parce que, conscients d'être dans l'erreur, ils la professent, ils la répandent afin de perdre les âmes. C'est pour cacher leurs perfides desseins, pour séduire et tromper les hommes, qu'ils se présentent avec des apparences de brebis, c'est-à-dire avec des airs de bons apôtres, sous des dehors doucereux, engageants, affables. Agents de l'Esprit de mensonge, ils savent comme lui se transfigurer en anges de lumière ; à les entendre, ils sont uniquement préoccupés du bien de ceux à qui ils s'adressent. Grande est leur habileté, savante est leur ruse. Comme ils étudient par où et comment s'insinuer pour faire accepter leur perfide doctrine ! Ils savent si bien déguiser l'erreur et la montrer sous les couleurs du vrai, du bien, du beau moral ! Ils ont un tel art pour flatter les âmes afin de les entraîner dans la perdition !

De tous temps, il y eut de ces suppôts de l'enfer, qui se sont attribué ou qui ont accepté la mission satanique d'enseigner, par leurs discours ou par leurs écrits, un contre-Evangile. Mais à notre époque, où publicistes, littérateurs, hommes politiques, cinéastes, radiastes atteignent toutes les classes de la société par le monde entier, on en voit surgir par milliers. Combien de fausses doctrines sont ainsi vulgarisées au sein de l'humanité, et à peu près sans contre-partie ! De ces apôtres de l'erreur, il en vient même parfois des rangs d'où on les attend le moins. Ne vont-ils pas jusqu'à nous proposer la fusion — entendez la confusion — de toutes les religions, sous le prétexte d'union, de concorde, de paix internationale, en vue du bien des peuples et de la civilisation ? Et tel ce piège, ce péril de « la main tendue », que le Souverain Pontife de regrettée mémoire, Pie XI, s'est vu obligé de dénoncer aux catholiques. Si cette voix auguste ne s'était élevée, un grand nombre, pris d'un sincère désir de pacification, et illusionnés par ces avances, auraient vu là une heureuse inspiration.

Chose étrange : incroyants, indifférents, catholiques même, posent à Jésus-Christ la question préalable, et lui demandent ses lettres de créance ; et à ces dogmatistes, à ces moralistes, dont on ne sait la plupart du temps ni qui ils sont, ni d'où ils viennent, on accorde tout crédit. On les croit sur parole, on n'exige d'eux aucune preuve d'autorité, de compétence, de désintéressement. Nous accordons ainsi aux hommes, avec une inconcevable légèreté, ce que nous refusons à Dieu, malgré tant de titres.

2. N'allons pas croire, m. f., que les faux prophètes dont nous avons à nous garder ne soient que les fauteurs et semeurs attitrés d'hérésie, d'impiété, de scepticisme, d'erreur. Il en est d'autres, d'un ordre différent, dont nous nous défions moins, qui même ne nous inspirent aucune crainte et qui n'en sont pas moins redoutables, qui causent peut-être encore plus de mal aux âmes.

Il y a d'abord le monde, cet ensemble de maximes et d'exemples, que Jésus-Christ a condamné, maudit, exclu de sa prière ; le monde, avec sa doctrine de plaisir, loi souveraine de la vie, avec ses complaisances pour le vice discret, pour le vice doré, quelquefois pour le vice affiché, avec ses dédains pour les austérités du devoir et de la vertu, avec ses pratiques qui sont le contre-pied de l'Evangile. Pour lui, les compromissions avec la conscience deviennent des convenances sociales, des manières d'agir passées dans les mœurs, presque normales ; les vertus trop austères ne sont qu'exagération, zèle excessif, étroitesse d'esprit.

Il y a aussi les passions, ces imposteurs intimes. Elles aussi, elles ont leur doctrine, la même que celle du monde, basée sur la confusion entre le plaisir et le bonheur ; elles aussi, elles ont des séductions et des habiletés indéfinissables pour nous la faire adopter et pour légitimer à nos yeux les défaillances auxquelles elles entraînent la pauvre volonté vaincue.

Ces apparences de brebis que le monde et les passions empruntent pour se donner un faux air de grandeur morale ne peuvent faire que les faux prophètes ne soient, dans la réalité, des loups. Pour autant qu'il est en eux, ils tuent l'âme, en la séparant de Dieu et de sa grâce ; ils tuent la conscience, dont les salutaires réveils auraient pour effet de chasser le péché et de ramener la vie ; ils tuent les familles, dont ils distendent les liens et ébranlent la stabilité ; ils tuent les peuples en les éloignant des sources vivifiantes que Jésus-Christ a fait jaillir dans son Eglise pour la conservation ou pour la guérison des individus et des sociétés.

## II

Du début de notre page d'évangile passons à la terminaison : « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais quiconque fait la volonté de mon Père céleste. »

1. Voilà qui condamne le système de ceux qui ne voient dans la religion que de belles et sublimes théories, qu'une doctrine idéale. La foi chrétienne n'est pas purement spéculative et stérile. Pour justifier et pour opérer le salut, elle doit être vive, agissante et animée de la charité. Le christianisme consiste principalement dans l'action, dans la pratique de la justice, cette justice qui est la volonté de Dieu. Commentant le mot de l'apôtre S. Jacques : « La foi sans les œuvres est une foi morte, » S. Augustin dit que « c'est être victime de la plus dangereuse illusion que d'attendre le ciel en croyant de cette sorte de foi : complètement stérile, elle ne produit aucun fruit, elle ne mérite aucune récompense, elle ne peut conduire qu'à la damnation. »

Telle est la foi chrétienne. Pourquoi faut-il que l'on rencontre de nos jours, et en si grand nombre, des hommes qui se disent chrétiens, et qui, mutilant

indignement l'héritage sacré de la foi qu'ils ont reçue de leurs pères, s'arrogent le droit de faire un choix dans les dogmes et les pratiques du christianisme, et, pour me servir de l'expression mondaine, « se font » leur religion, au lieu de s'en tenir à celle que Jésus-Christ leur a laissée toute faite ? Orthodoxes de nom, ils sont dissidents dans leurs œuvres; catholiques par la naissance, ils sont infidèles par le libre choix de leur volonté propre ; enfants de l'Eglise par leur baptême, ils se montrent ingrats et rebelles envers leur Mère. A les entendre, ils croient en Dieu, ils croient en Jésus-Christ, ils ont la foi, et cependant, dans la pratique ils méconnaissent tous ou une partie des enseignements de l'Eglise, ils méprisent la loi de Dieu. Séduits par les plaisirs, distraits par les affaires, âpres au gain, ambitieux des honneurs, subjugués peut-être par le respect humain, ils ne tiennent à la religion que par tradition ou éducation. Ayant à leur usage un Evangile revu et corrigé suivant leur caprice et à leur gré, ils semblent vivre en paix, sans remords et sans trouble; ils se persuadent que le Dieu qu'ils ont de loin en loin invoqué pendant la vie, ne saurait les perdre à la mort. Pauvres âmes, jusqu'à quand vivront-elles dans cette désolante et dangereuse illusion ? Ah ! qu'elles l'apprennent de la bouche même du Sauveur : « Il ne suffit pas de dire : Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le royaume des cieux. » Non, non, l'éternel bonheur s'achète à un plus haut prix. Tous les points de la loi doivent être observés.

2. L'avertissement de Notre-Seigneur ne visait pas seulement les chrétiens qui, ayant la foi, ne la mettent pas en pratique, ne la traduisent pas par leurs actes. Il s'adresse également à ces personnes, très nombreuses, qui observent toutes les pratiques pieuses de la religion, sont assidues aux offices et fréquentent la Table sainte, qui auraient garde de ne pas assister à la messe chaque jour, et qui par contre refusent de pardonner à leurs ennemis, entretiennent contre eux haine ou ressentiment ou désirs de vengeance, s'abstiennent de payer leurs dettes, dont les lèvres distillent habituellement le venin de la médisance et de la calomnie, qui nourrissent des sentiments d'envie et de jalousie à l'égard de quiconque, malédifient et éloignent de la religion par leur caractère impérieux, hautain, acariâtre ; qui n'ont que dédain et mépris pour leur personnel domestique ou pour ceux qu'elles emploient.

Est-ce là faire la volonté du Père qui est dans les cieux ? Quand bien même on remplacerait les vertus chrétiennes par de longues prières, par des exercices de piété multipliés, il est à craindre qu'au tribunal des suprêmes justices on ne soit condamné.

* *

Mis en garde, m. f., par Notre-Seigneur contre toute morale qui serait en contradiction ou en opposition avec les préceptes de l'Evangile, ne soyons pas à nous-mêmes des moralistes trop faciles et trop indulgents, qui prennent dans la religion ce qui leur plaît et rejettent ce qui leur est à charge. Le divin Maître nous a prévenus que la voie qui conduit au ciel est étroite ; vouloir l'élargir, c'est s'exposer à manquer le but. N'est-ce pas sagesse que de se soumettre ici-bas à la volonté divine, au prix de quelques sacrifices, afin de s'assurer la félicité éternelle ? Ainsi soit-il.

## COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

### XV

### L'ACTE HUMAIN

Mes frères,

Dieu a dicté ses commandements. Notre esprit les connaît, comme il connaît l'obligation générale qu'ils imposent. Avec l'intelligence intervient la volonté, qui décide en dernier ressort si elle agira ou si elle s'abstiendra, si elle ira du côté du bien ou du côté du mal, si elle exécutera ou non les ordres divins imposés par la loi et perçus par la conscience. Et nous voici amenés à traiter de l'*acte humain*.

1° Qu'est-ce que l'acte humain ? 2° Quelles sont les conditions requises pour sa moralité ? 3° Quels sont les éléments de sa moralité ? — Telles sont les questions auxquelles nous répondrons aujourd'hui.

#### I. — *Qu'est-ce que l'acte humain ?*

Ce que nous appelons ici *acte humain* n'est pas tout acte accompli par l'homme.

Il ne s'agit pas des actes *non volontaires* de l'homme, comme les actes de la vie végétative, la croissance, par exemple ; comme les actes accomplis dans l'état de sommeil, de rêve, de folie, ou dans la première enfance, sans participation de l'intelligence et de la volonté ; ou comme les actes spontanés et instinctifs, où l'homme n'a pas le temps de délibérer, ainsi qu'il arrive dans les premiers mouvements des passions, dans la sympathie et les répugnances, du moins celles qui ne dépendent pas de la volonté. Les actes de cette nature, ayant lieu sans aucun usage de la raison et de la liberté, ne sont ni coupables ni méritoires.

La morale n'a donc pas à s'occuper de ces sortes d'actes, considérés en eux-mêmes. Ce sont, en langage philosophique, *des actes de l'homme* et non des actes humains. Seuls les actes qui procèdent de la volonté, en tant qu'elle agit avec connaissance et liberté, et dont l'homme est responsable et dont il doit rendre compte, sont l'objet de la morale.

#### II. — *Conditions requises pour sa moralité*

Pour être moral, l'acte humain requiert l'usage de deux facultés : l'intelligence et la volonté. Il faut savoir, vouloir, être libre.

Il faut *savoir* ce que l'on fait, pourquoi on le fait, si c'est bien ou mal.

Il faut *vouloir*, se porter librement à tel objet ou s'en détourner. La volonté est *expresse* ou *tacite*, selon que l'on manifeste son consentement par un *signe*, paroles, écrits, etc., ou par le *silence*, quand celui qui se tait est obligé de parler et que son silence sera interprété comme un consentement.

L'acte sera *directement volontaire*, quand la volonté le propose comme une fin ou comme un moyen, par exemple, lorsqu'on tue un homme pour se venger ou pour le dépouiller de son argent. L'acte sera *indirectement volontaire*, quand, sans le vouloir comme fin ou comme moyen, on prévoit qu'il peut résulter d'un acte directement voulu. Ainsi celui qui, par curiosité, lit un livre mauvais, tout en prévoyant que la lecture de ce livre pourra troubler sa foi ou sa pureté, cause indirectement ses doutes et ses mauvaises pensées. Toutefois, pour que l'effet soit volontaire dans la cause, il est nécessaire qu'on ait prévu ce mauvais effet,

au moins d'une manière confuse, et qu'on ait pu s'abstenir de poser la cause.

Il faut *être libre*, c'est-à-dire avoir le pouvoir de faire ou de ne pas faire telle chose.

Lorsque l'homme est libre, et par suite responsable, il ne l'est pas toujours au même degré. Sur l'échelle de la liberté, il y a des échelons divers, ainsi que sur l'échelle correspondante de la responsabilité.

Et dans les mêmes circonstances, en face de la même obligation, il peut y avoir inégalité de liberté chez les uns et les autres, par suite des influences qui agissent sur l'esprit et sur la volonté.

### III. — *Eléments de la moralité de l'acte humain*

Trois éléments concourent à la moralité de l'acte humain ; tous trois doivent être réunis pour rendre les actes bons ou mauvais, pour en faire la moralité.

1. Le premier élément est *l'objet*, c'est-à-dire la nature même de cet acte, considéré indépendamment de la fin et des circonstances. Il y a des actes qui, considérés *en eux-mêmes*, sont bons, ou mauvais, ou indifférents. Ainsi il est bien de prier, d'adorer, d'aimer Dieu, d'aimer le prochain, de soulager son infortune ; il est mal de blasphémer, de voler, de calomnier, de se parjurer ; il est indifférent de se promener, de faire une partie de cartes. Il y a aussi des actes qui ne sont bons ou mauvais que *par accident*, c.-à-d. en raison d'un précepte qui les commande ou les interdit.

Un objet mauvais en soi peut être mauvais d'une *façon absolue*, comme le blasphème ou le parjure, ou d'une *façon conditionnelle*, en sorte que, dans certains cas, la nature de l'acte cesse d'être mauvaise. L'action mauvaise en soi d'une façon conditionnelle peut devenir licite, quand il y a conflit entre deux devoirs : il faut choisir entre deux actes opposés et accomplir celui qui est imposé par le devoir d'ordre supérieur. Ainsi la désobéissance aux parents, le meurtre, le vol, le mensonge sont des actes mauvais en soi. Cependant si les parents commandaient des choses opposées à la loi de Dieu, il faudrait leur désobéir. Ainsi encore il est permis, dans le cas de légitime défense, de tuer l'injuste agresseur, de prendre le bien d'autrui dans le cas d'extrême misère, de déguiser la vérité pour ne pas trahir un secret.

2. Le second élément de la moralité de l'acte humain est la *fin*, c.-à-d. le but qu'on se propose, l'intention qui nous dirige dans l'accomplissement d'un acte.

Une action bonne par son objet peut devenir meilleure par la fin, par le but qu'elle poursuit. Faire l'aumône pour soulager un pauvre, réconforter un malheureux sont des actes bons ; mais, s'ils sont accomplis pour plaire à Dieu, ils sont meilleurs.

Une action bonne ou indifférente par son objet peut être faite avec mauvaise intention ; alors elle devient mauvaise : ainsi, faire l'aumône par ostentation, faire l'aumône pour détourner quelqu'un de la vraie religion et du devoir, jeûner par hypocrisie.

Réciproquement, une mauvaise action peut être faite avec une bonne intention, mais la bonne intention ne justifie pas l'action, qui reste mauvaise.

La fin ne justifie pas les moyens, et, comme dit S. Paul aux Romains (III, 8), « il ne faut pas faire le mal pour qu'il en sorte du bien. » Ainsi il est défendu de voler pour soulager un malheureux.

Cependant la bonne intention diminue toujours la culpabilité. Dans le cas d'une conscience invinciblement erronée, à qui il est impossible de découvrir l'erreur et qui équivaut à une conscience certaine, la bonne intention supprime entièrement la culpabilité.

L'intention a encore son influence, lorsqu'une action bonne ou indifférente a deux sortes d'effets, les uns bons, les autres mauvais. Si l'intention est bonne et si les bons effets compensent ou surpassent les mauvais, l'action est licite. Il est permis, par exemple, à un prêtre d'entrer dans une maison mal famée pour administrer un sacrement.

3. Les *circonstances* concourent aussi à la moralité de l'acte humain. Les circonstances sont des accessoires, sans lesquels un acte peut exister, quelque chose de purement accidentel, qui s'ajoute à l'acte humain, comme le temps, le lieu, la qualité de la personne qui agit, la manière de faire, etc. Elles augmentent ou diminuent la bonté ou la malice de l'acte. Ainsi jeûner pour se mortifier, pour pouvoir faire l'aumône, augmente la bonté de l'action de jeûner. L'aumône faite par un pauvre est un acte plus méritoire que si elle était faite par un riche. Le vol est toujours un vol, mais la circonstance diffère, et par suite la moralité, si l'on vole dans une église ou dans une maison, si l'on vole un objet sacré ou un objet profane, si l'on vole à un pauvre ou à un riche, si l'on vole pour s'adonner au libertinage ou pour soulager un miséreux.

Ainsi donc, un acte n'est moralement bon qu'à la condition de l'être dans l'*objet*, dans les *circonstances* et dans l'*intention*. Voilà les trois éléments sur lesquels il faut se baser pour apprécier la moralité de l'acte, les principes les plus essentiels qui permettent de fixer la valeur morale des actions humaines. D'où il résulte combien est nécessaire le rôle de la volonté et combien il importe d'éduquer ou de rééduquer cette faculté.

Si seulement les parents, les maîtres le comprenaient ! Si seulement tous les chrétiens le comprenaient ! Comme, alors, les premiers auraient soin de s'acquitter dignement de leur sublime mission ! Comme tous, faisant appel aux secours d'ordre naturel et d'ordre surnaturel, feraient effort énergique, persévérant, méthodique, pour être non des velléitaires, mais des volontaires pour le bien et contre le mal ! Ainsi soit-il.

## TRIDUUM D'ADORATION PERPETUELLE

### 3e Jour : Instruction du matin

#### CE QU'EST L'EXPOSITION DU SAINT-SACREMENT

Mes frères,

Hier matin, je vous exhortais à venir en ces jours réparer les outrages dont le Dieu-Hostie est l'objet, et je vous disais que, si disproportionnés que vous paraissent vos hommages, ils empruntent une singulière puissance à leur union avec les réparations de l'Homme-Dieu. Il demande de nous des réparations et il se fait lui-même réparateur envers son Père de sa gloire outragée. C'est comme tel et dans l'exercice de ce rôle que je voudrais vous le montrer aujourd'hui. J'essaierai de vous faire comprendre comment le rite que l'on appelle l'*Exposition du Saint-Sacrement* lui en favorise l'accomplissement. Puisse votre piété s'accroître et s'aviver des considérations que je viens lui offrir !

I

La cérémonie de l'Exposition n'ajoute rien de substantiel à l'Eucharistie considérée en tant que Sacre-

ment ou en tant que Sacrifice. Le tabernacle renferme aussi réellement dans sa mystérieuse retraite la Personne adorable de N.-S. Jésus-Christ que l'ostensoir au centre duquel apparaît la Sainte Hostie. Elle est à tout le moins d'abord la Présence réelle avec tous ses trésors, avec toute sa valeur, toute sa vertu, tout son immense amour. Elle est de plus une manifestation extérieure, publique et solennelle du sacrifice qu'offre perpétuellement Jésus-Christ à son Père dans le secret de sa vie eucharistique ; elle est une présentation aux yeux de Dieu de son anéantissement sacramentel, une apparition aux yeux des hommes de sa bonté, de sa douceur, de sa miséricorde, la mise en lumière la plus parfaite, sur cette terre, de la divine médiation que le Sauveur exerce auprès du Très-Haut pour l'Eglise et pour les âmes.

Par là s'explique comment l'Eglise entoure cette forme de culte de précautions saintes, de prescriptions minutieuses, d'honneurs tout particuliers.

Mais si pour vous faire une juste idée de sa grandeur, de sa portée, vous me demandez un terme de comparaison, je n'en vois pas d'autre que le moment solennel qui suit au saint sacrifice la Consécration; je veux dire l'Elévation de la sainte Hostie. L'Exposition du Saint-Sacrement, c'est une Elévation prolongée. Or, dans quel but l'Eglise a-t-elle établi qu'après la Consécration le prêtre élève la sainte Hostie entre ses mains et en fasse l'ostension à l'assemblée des fidèles? C'est sans doute afin de présenter à leurs adorations en le leur montrant le Corps du Sauveur descendu sur l'autel. Mais c'est surtout, me semble-t-il, afin de mettre Notre-Seigneur en position de remplir son office de Médiateur.

Le sacrifice de la messe est essentiellement une médiation, c'est-à-dire l'intervention d'un juste auprès d'une personne offensée en faveur d'un coupable. De tout temps, chez tous les peuples, cette sublime fonction s'est accomplie au moyen de sacrifices publics où une victime innocente était substituée aux prévaricateurs. De préférence on choisissait à cette fin les hauteurs, les sommets. D'instinct, l'homme éprouvait le besoin de quitter les agitations et les désordres des plaines ; il montait donc, il se rapprochait, autant qu'il le pouvait, de la majesté souveraine qu'il avait outragée. Est-ce que la montagne de Sion au faîte de laquelle se dressait le temple n'était pas pour Israël l'escabeau du ciel, le lieu d'approche du Seigneur, le séjour de la médiation ?

C'est sur la colline du Calvaire que le Prêtre éternel offrit le sacrifice pur et sacro-saint qui devait remplacer désormais les victimes figuratives. Il voulut que la croix l'élevât davantage encore entre le ciel et la terre, comme pour bien montrer qu'il accomplissait par sa mort cette interposition toute-puissante qui « réconcilie en lui toutes choses, les puissances célestes et toutes les créatures terrestres » (II Cor., v, 19).

Eh bien ! alors qu'il vient d'être immolé sur la montagne sainte de l'autel, le Dieu-Victime veut aussitôt être élevé par les mains du prêtre, pour manifester qu'il s'approche de son Père, qu'il continue dans le sacrifice eucharistique son office de médiateur. L'Elévation est le moment de sa prière solennelle, l'heure à laquelle il présente à son Père les mérites infinis de la Passion qu'il vient de reproduire, sollicite pour nous les grâces dont nous avons besoin et apaise la justice divine provoquée par nos péchés.

Oh ! d'après cela qu'il serait désirable que l'Elévation se prolongeât, puisque telle en est la signification ! Or, voici que l'Exposition en procure la durée. Elle réalise la vision de S. Jean où dans la cité céleste l'Agneau lui apparut devant le trône du Seigneur, debout, en état de victime, *stantem tanquam occisum* (Apoc., v, 6). Ainsi comprise, elle est vraiment pour nous ce trône de la grâce et de la miséricorde sur lequel se tient à jamais notre Sauveur à la droite du Père. Depuis son Ascension, Jésus-Christ continue de prier mais en maître, d'intercéder mais en vainqueur, d'interpeller mais en tout-puissant, de montrer ses plaies mais en triomphateur. Toutefois, cette prière glorieuse, cette interpellation toute-puissante, cette intercession victorieuse, ce plaidoyer triomphant, il est difficile de les voir suffisamment représentés dans l'obscurité silencieuse du tabernacle ; tandis que l'Exposition en offre aussi parfaitement que possible l'image. Etudions d'un peu plus près encore ce mystère.

II

Vous êtes prosternés dans le silence, l'humilité et le recueillement aux pieds de votre divin Roi. A travers la blanche hostie de l'ostensoir, les yeux de votre âme aperçoivent notre doux Sauveur ; et vous l'adorez, vous vous laissez aller à tous les sentiments que cette pensée et cette vue de la foi vous inspirent ; vous lui dites votre reconnaissance et votre amour, vous lui offrez vos hommages et vos réparations. Et lui que fait-il ? Il vous regarde, et avec quelle complaisance ! vous ses fidèles, vous ses amis, vous ses croyants ; il vous écoute, il vous parle, il vous distribue ses grâces. Est-ce tout ? Non, ce n'est que la moitié de son rôle. Il voit son Père outragé dans son nom, dans ses lois, dans ses œuvres, dans son culte, jusque dans ses bienfaits, et afin de lui rendre la gloire qui lui est ainsi ravie, afin d'apaiser son courroux excité par tant de crimes, il se pose en réparateur, et dans quelle attitude !

Tout l'appareil de décoration qui concerne ou qui entoure l'autel de l'Exposition : tentures, tapis, broderies d'art, luminaire, feuillages, fleurs ; tout cela, c'est pour l'honneur et la gloire du Dieu-Hostie ; c'est aussi pour la satisfaction de notre piété et pour l'alimentation de notre foi. Mais lui, il se présente à son Père en posture de suppliant, en état de victime. Et cet état, nous faisons-nous une idée de ce qu'il comporte d'anéantissement, d'immolation, de sacrifices ? C'est comme tel cependant qu'il est là, sur cet autel, dont notre culte fait un Thabor et dont son amour ne cesse de faire un Calvaire, il est là, debout, sous son pavillon d'or, *stantem tanquam occisum*. Ah ! si les voiles des espèces qui nous le dérobent venaient à tomber, nous le verrions les bras étendus, les yeux levés vers son Père, lui montrant ses plaies béantes, sa chair meurtrie, son sang ruisselant ; nous l'entendrions lui dire à ce Père justement irrité : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font... Epargnez votre peuple et ne soyez pas à jamais courroucé contre lui... Père Saint, inclinez-vous et regardez la face de votre Christ. » Les hommes insultent à votre Nom, transgressent vos préceptes, se révoltent contre votre autorité, méconnaissent votre amour, violent vos droits, méprisent votre grâce, dédaignent votre ciel, bravent votre enfer, profanent votre divine ressemblance imprimée dans leur âme.

Oui, mon Père, c'est vrai ; mais « regardez la face de votre Christ. » Moi du moins, je vous connais, je vous adore, je vous aime, je fais votre vo-

lonté, je me soumets à votre bon plaisir. Je suis votre Fils bien-aimé, la splendeur de votre substance, le reflet infini de vos perfections, l'objet de vos complaisances.

« Regardez la face de votre Christ » : voyez ce visage qui vous contemple toujours et qui fut couvert de crachats, marqué des soufflets de la soldatesque, meurtri par les chutes du Calvaire, voyez ces lèvres qui ne s'ouvrirent que pour vous glorifier, et qui sont encore humides du breuvage de fiel dont on les a mouillées ; voyez cette tête dont les pensées se tournèrent toutes vers vous, et qu'ont déchirée les pointes acérées de la couronne d'épines ; voyez ce corps que je vous offris à mon entrée en ce monde, devenu une immense plaie ; voyez mon âme, votre parfaite image, qu'envahirent les effrois, les dégoûts, les tristesses de Gethsémani et les délaissements du Golgotha ; voyez mon Cœur qui vous aime d'un amour infini, blessé lui aussi et ouvert par la lance du centurion.

« Regardez la face de votre Christ » : je m'offre de nouveau à vous ; je vous offre les larmes que j'ai versées, les soupirs que j'ai exhalés, les coups que j'ai reçus, le sang que j'ai répandu, les souffrances que j'ai endurées, les opprobres de tout genre que j'ai subis ; je vous offre en outre cette longue vie eucharistique, qui est la mienne depuis des siècles dans l'obscurité, dans le silence et dans l'oubli du Tabernacle. Je vous offre tout cela en réparation des péchés du monde. Par considération pour mes mérites, daignez faire miséricorde aux hommes mes frères. C'est pour vous comme pour eux que j'ai souffert ; c'est afin de vous restituer l'infini de cette gloire dont ils vous dépouillent. Et si les hommes foulent aux pieds mon sang et le rendent trop souvent inutile, vous, mon Père, vous qui m'aimez, voudrez-vous donc aussi le laisser inefficace ?

* *

Telle doit être, ce me semble, l'incessante interpellation du Christ sur l'autel, dont l'Apôtre semble avoir entendu l'écho dans le ciel ; telle est l'oblation qui l'accompagne ; prière, oblation auxquelles l'Exposition, par son caractère public et solennel, ajoute un surcroît de puissance. Comment cette intercession du Sauveur demeurerait-elle vaine ? Comment à une telle représentation des souffrances de l'Homme-Dieu la justice divine ne serait-elle pas désarmée ?

Ah ! m. f., toutes les fois que vous viendrez devant le Tabernacle en regard du Christ exposé, rappelez-vous sa présence ; mais représentez-vous-le dans son attitude et dans son office de réparateur ; pensez qu'il est là priant, s'offrant, s'interposant pour nous. Son Eucharistie, mais c'est le contre-poids de nos iniquités ; c'est la citadelle qui protège l'Eglise; c'est le bouclier qui nous couvre contre les coups de la divine colère ; c'est le paratonnerre qui nous préserve des foudres vengeresses. Frêle Hostie, à elle seule, elle pèse plus, heureusement ! que tous les crimes de la terre. Vous connaissez le mot de cet ancien : « Frappe, mais écoute. » Frappez, mon Père, semble dire Jésus ; mais écoutez la voix qui monte de mes plaies. Frappez, mais comme vous m'avez envoyé pour me placer entre vous et les hommes, il vous faudra me frapper d'abord.

Venez donc, m. f., avec confiance. Unies à celles de notre divin Médiateur, vos réparations ne sauraient être inutiles. Levez, vous aussi, vos mains et vos regards vers votre Père céleste et lui montrant son Fils toujours immolé pour sa gloire, redites-lui avec componction le cri de l'Agneau : « Père Saint, inclinez-vous et regardez la face de votre Christ ! » Ainsi soit-il.

---

### 3e Jour : Sermon de clôture

#### L'EUCHARISTIE SOURCE DE VIE

Mes frères,

Montrer aux hommes la voie qui conduit à la félicité éternelle, les y guider à la lumière de l'indéfectible vérité, c'est un double bienfait que nous a apporté l'Homme-Dieu en venant parmi nous et qu'il nous continue dans l'Eucharistie. Mais encore pour atteindre cette glorieuse destinée il faut marcher, et pour marcher il faut vivre. La vie, l'activité qui nous est nécessaire pour tendre au bonheur céleste proposé à notre ambition, c'est encore le Sacrement de l'autel qui nous l'assure. Indicateur de la route à suivre, phare éblouissant qui éclaire nos pas, il est encore la fontaine de vie ouverte à tous pour soutenir ou réparer leurs forces. C'est sous ce troisième aspect, le plus admirable, que je voudrais vous le faire connaître ce soir. Après en avoir établi la réalité, je vous montrerai les manifestations glorieuses de cette vie que l'Eucharistie nous apporte.

#### I

Au moment où le Verbe s'unit à la nature humaine, il se fit en celle-ci la plus large effusion de la vie divine qui se puisse concevoir : Dieu se versa en elle sans mesure et selon la totalité de son être, *in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Col., II, 9). Par l'Incarnation, Jésus a donc porté la vie divine au sein de notre humanité. C'est le mystère sublime entre tous que l'apôtre S. Jean nous a révélé. « La vie, dit-il, s'est manifestée, et nous l'avons vue et nous annonçons la vie éternelle qui était dans le Père et qui nous est apparue » (I Jo., I, 2). Ainsi la vie de Dieu en jaillissant pleine, totale, parfaite, dans l'humanité du Christ, appelle tous les hommes à y participer ; elle vient par lui se répandre sur tous, elle aspire à se communiquer. Et parce que le péché faisait obstacle à cette diffusion, le Christ par son immolation a effacé le péché et nous a acquis le pouvoir de recevoir la vie dont il est la source, *dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Que restait-il à faire ? Il fallait distribuer la vie surnaturelle à chaque homme, lui appliquer les mérites du Sang vivificateur répandu sur le Calvaire pour toute l'humanité, faire participer tous les membres de ce grand corps à la plénitude accordée à son Chef, afin qu'ils vivent tous de la vie du Christ, et que par lui, en lui, avec lui, ils vivent tous de la vie de Dieu. — Or, telle est la mission qu'il s'est donnée, tel est le but qu'il s'est proposé par ses trente-trois années de saints exemples, par son enseignement, par l'institution des sacrements. Nous n'en pouvons douter après toutes ses déclarations : « Je suis la vie... Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en surabondance » (Jo., X, 10).

Or, cet office, il continue de le remplir auprès de chacun de nous, au sein de son Eglise, dans la divine Eucharistie. Pour vous en convaincre, rappelez-vous combien il a insisté sur ce point : « Je suis le Pain de vie, le Pain vivant descendu du ciel, a-t-il dit. Ma chair est le pain du ciel qui donne la vie au monde. — Comme mon Père qui est la vie m'a envoyé et comme je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra, lui aussi, par moi. — Ce-

lui qui mange ma chair et boit mon sang, vivra éternellement. » Rien en cela d'étonnant, si l'auteur même et la source essentielle de la vie se répand dans tous nos membres afin de nous unir étroitement à lui ; s'il vient à nous dans la plénitude de sa vie divine et humaine, avec toute la mesure de ses perfections, avec toutes les richesses de ses mérites, avec toute la puissance de son action ; si par la communion nous sommes pénétrés par lui, fondus et comme transsubstanciés en lui, à la manière de l'aliment et de celui qui l'a reçu. Comment, en effet, ne pas vivre, lorsqu'on nage dans l'océan de la vie ? « Je vis, s'écrie l'Apôtre... Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal., II, 20).

Ces considérations, ces déclarations de notre divin Maître suffisent à établir d'une manière certaine que l'Eucharistie est le Sacrement de vie par excellence. Mais la vérité en ressortira mieux encore de sa merveilleuse fécondité.

## II

S. Thomas fait consister la vie dans le mouvement, *vita in motu*. L'activité, voilà sa manifestation, sa preuve. On reconnaît qu'une plante vit, lorsque et tant qu'elle porte feuillages et fruits ; on dit vivant l'animal qui se meut selon le genre auquel il appartient. Pour les âmes, la loi ne diffère pas. Leur activité se traduit par des opérations intellectuelles ou morales en rapport avec leur nature spirituelle : pensées, désirs, vouloirs, déterminations, raisonnements. La vie surnaturelle doit pareillement produire des actes du même ordre.

Si l'Eucharistie est le Sacrement de vie, elle doit donc s'attester par une action particulièrement intense. Cette action, elle l'exerce d'abord au dedans de l'âme et du dedans elle rayonne au-dehors par les œuvres qui en sont les fruits ; de même que la sève d'un arbre avant de s'affirmer par la frondaison produit son action vitale dans le tronc ; et de même que le sang d'un animal ne s'avère par des mouvements extérieurs qu'après avoir promené ses ondes vivifiantes dans tout l'organisme.

L'action intime de l'Eucharistie, reconnaissez-la dans l'épanouissement de toutes les vertus qui font la vie chrétienne et à plus forte raison la sainteté. La pureté, l'humilité, l'obéissance, la douceur, la patience, la mortification, la charité, l'esprit de sacrifice, ce sont là quelques-uns de ses effets obligés. Se peut-il une plus grande école de sainteté que celle du Dieu-Hostie ? Comment en serait-il autrement lorsqu'on est en contact fréquent avec Celui qui est le Dieu trois fois saint, le principe de toute vertu ? Citez-moi un saint qui ne soit allé là chercher le modèle, l'aliment, le stimulant de ses efforts, de ses élans, de ses ascensions soutenues ! N'y aurait-il à l'actif du Sacrement de l'autel que cette floraison de vertus privées, domestiques, professionnelles chez les personnes vraiment chrétiennes, ce serait assez pour justifier cette dénomination de « fontaine de vie » par laquelle on la désigne.

A cette action toute intime qui fait les justes, la plus profonde, la plus étendue, quoique cachée, vient s'ajouter une prodigieuse fécondité extérieure qui naît de celle-là et qui la complète.

De la fournaise d'amour qu'est l'Eucharistie se répand une intarissable coulée de charité qui allume sur tout son passage des incendies de zèle, de compassion, de dévouement. On en suit la glorieuse trace aux œuvres innombrables et les plus diverses que, de siècle en siècle, selon les besoins des contrées, des milieux, des générations, elle inspire, elle crée, elle entretient : œuvres de bienfaisance corporelle et spirituelle ; œuvres d'assistance, de soulagement, de secours, pour tous les âges, pour toutes les infortunes, pour toutes les misères physiques et morales, même les plus cachées ou les plus répugnantes. Aucun des maux qui accablent la pauvre humanité n'échappe à son action. Sous son impulsion, on a vu, on voit surgir une pléiade de familles religieuses qui, sans prétendre à les supprimer, se vouent à y porter le plus possible remède. On dirait que de l'autel, du tabernacle, de la Table sainte la voix du Christ retentisse au cœur des grandes âmes : « J'ai pitié de ceux qui souffrent... Ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait... Je vous ai donné l'exemple, faites comme j'ai fait moi-même. » Appel divin auquel prêtres, religieux et laïcs n'ont cessé de répondre par le don d'eux-mêmes ou par leur contribution volontaire.

Il ne faut pas moins que la puissance de cet appel pour consumer toute sa vie au soin surtout des anormaux, des incurables, des pestiférés, des lépreux, des déchets de la race humaine. Soyez-en sûrs, il ne faut pas moins qu'une immense poussée de charité venant du Dieu-Hostie et alimentée par lui pour enfanter de telles œuvres, dont certaines si opposées à notre délicatesse et aux recherches de notre nature. Comment ne pas se rappeler la réponse de cette religieuse interrogée par un personnage officiel sur le secret de son courage à panser de hideuses plaies : « Ma force, mon ressort, mon mobile, dit-elle en dirigeant son geste vers la chapelle, il est là. » Pensez-vous, en effet, m. f., qu'à venir d'ailleurs, il suffise à une pareille tâche ?

Si vous me dites que cet arbre aux mille rameaux qu'est la charité ne croît pas que dans le jardin de l'Eglise et dans le voisinage de l'autel, je vous répondrai que d'abord c'est sur son sol béni que cet arbre a pris naissance et qu'il a étendu ses rameaux sur le monde durant combien de siècles, et ensuite que c'est de son terrain qu'on l'a reproduit ailleurs, si bien qu'elle peut encore revendiquer comme siens ces fruits étrangers, et que ces fruits eux-mêmes n'existeraient peut-être pas sans l'esprit d'imitation, ou de rivalité, ou de prosélytisme, ou parfois de concurrence hostile des sociétés laïques.

Il est vraiment du ciel et il nous arrive par le canal de l'Eucharistie, ce fleuve de la charité qui irrigue le monde en y répandant partout la fécondité, la force, la consolation ; et le Sacrement qui nous l'apporte est éminemment le Sacrement de vie.

* *

Au terme de ce triduum, tandis que vous allez, Messieurs, donner à cette magnifique assemblée le témoignage toujours imposant de votre foi et de votre amour en faisant cortège au Dieu-Hostie, promettez-lui tous, m. f., de vous abreuver souvent aux sources qu'il vous ouvre, afin que la vie, sa vie, déborde en vos âmes et que de vous elle se répande en flots de sacrifice et de dévouement sur vos familles et sur notre patrie. Ainsi soit-il.

## INSTRUCTIONS A DES JEUNES FILLES

### Les caractères de la vraie piété

### I

LA VRAIE PIÉTÉ DOIT ÊTRE JUDICIEUSE

Mes chères enfants,

Bossuet, dans ses *Méditations sur l'Evangile*, s'élève en termes véhéments contre certaines piétés désordonnées (dern. sem., 60e jour) :

« Que le monde est plein de ces fausses piétés ! Ils ne voudraient pas qu'il manquât un *Ave Maria* à leur chapelet ; mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme de l'eau : scrupuleux dans les petites obligations, larges sans mesure dans les autres... Une vaine parade, écrit-il un peu plus bas, une ostentation, une exactitude apparente aux petits préceptes, un mépris manifeste des grands. » Et il conclut : « ... Aussi ne faut-il pas imaginer que Dieu se paie de cette écorce et de ces grimaces. »

Le monde n'a pas changé et la pauvre nature humaine tombe toujours dans les mêmes travers et les mêmes défauts.

Je voudrais vous montrer dans cette instruction comment votre piété, pour plaire à Dieu, doit être judicieuse 1o *quant à son fond*, et 2o *quant à ses manifestations extérieures*.

I. — *Judicieuse quant à son fond*

1o *Votre piété doit être intérieure*. — Elle ne doit pas consister dans des manifestations de pure forme. Mes chères enfants, qu'est-ce qui caractérise votre piété filiale à l'égard de votre père ? C'est la sincérité, la profondeur. Vous l'aimez d'amour, vous l'aimez en esprit et en vérité. Entre vos deux cœurs, pas un nuage qui les empêche de se réfléchir l'un dans l'autre, pas une idée qui les divise.

Si votre père exprime une intention, un jugement, prend une décision, impose sa volonté, aussitôt vous vous soumettez sans raisonner, avec bonheur, parce que votre père le veut. Votre piété filiale envers Dieu consiste donc dans l'union de vos deux âmes, dans l'amour complet.

Il faut qu'elle soit l'union de nos cœurs avec lui, union amoureuse et prête à faire avec bonheur, pour lui plaire, tous les sacrifices.

Si dans la piété l'on s'en tenait à l'extérieur, au matériel en quelque sorte des pratiques, sans songer à s'en servir pour transformer son intérieur afin de l'unir à Dieu par l'amour, on n'aurait qu'une ombre de la perfection, qui consiste dans l'âme et non pas dans l'extérieur des choses. Ce serait pratiquement agir comme les Juifs qui soignaient le dehors, leur tenue, leur physionomie, en un mot les apparences, sans se préoccuper de l'intérieur. Ils aimaient à sonner de la trompette quand ils faisaient l'aumône, ils s'efforçaient de prendre un visage défait lorsqu'ils jeûnaient : pourvu que l'extérieur de la coupe fût propre, peu leur importait qu'elle fût pleine d'immondices. C'est en ce langage énergique que Jésus flétrissait leur conduite et qu'il nous traçait la nôtre.

Nous n'oublierons donc jamais que la sainteté est avant tout *dans l'âme*.

Elle n'est ni dans les genoux qui se ploient, ni dans les mains qui se croisent, ni dans les bras étendus, ni dans les yeux tournés vers le ciel, ni dans les têtes qui se penchent, ni sur les lèvres qui profèrent de bruyantes paroles. C'est l'âme elle-même, dans son fond, qu'elle remue et met en branle.

L'esprit recueille toute son attention et l'applique à Dieu. L'imagination vient à son aide. Le cœur gagné est entraîné à l'amour, au repentir, à la prière, à tous les sentiments que le souvenir du passé ou l'appréhension de l'avenir peuvent éveiller ; et ces états de cœur, qui sont la reconnaissance ou le regret, la pleine adhésion de tout l'être à Dieu, la supplication, l'abandon, constituent la moelle de la piété. La volonté, enfin, puise dans ce commerce intime les énergies qui lui donnent de la décision et de l'entrain.

Oui, la vraie piété doit être intérieure.

2o *Votre piété doit être solide*. — Mes chères enfants, vous êtes des « sensitives », vous vivez d'émotions et d'impressions plus que vous ne vivez de raison ; et vous êtes exposées, par conséquent, à appuyer votre piété surtout sur le sentiment.

Il paraît sûr que la femme possède beaucoup plus que l'homme le sens religieux. Elle se plaît à penser à Dieu, à venir à l'église où elle passe de longs instants dans la prière et la méditation. C'est donc qu'elle y trouve aussi un attrait réel.

Oui, vous goûtez une grande douceur à converser avec Jésus qui vous entend, qui vous voit du fond de son tabernacle, à lui confier vos peines, à lui parler des intérêts, du salut. de l'âme de ceux que vous aimez. Dans ces entretiens si bien appelés des « visites », on salue le Maître avec un profond respect, on s'épanche, on s'abandonne et parfois il vous répond, il vous conseille, il vous inonde de consolations.

Loin de nous la pensée de rejeter ces joies sensibles, qui sont aux âmes pieuses la juste récompense de leurs efforts ! Dieu est le maître des effusions de sa grâce ; quand il lui plaît de se faire goûter lui-même par des consolations, l'homme serait mal venu de refuser ses dons. Mais, suivant le mot très fin de S. François de Sales, s'il importe « de chercher le Dieu des consolations, il ne faut pas chercher les consolations de Dieu ». Ce serait donc une erreur, et une faute aussi, que de cultiver la piété à cause des satisfactions sensibles qu'on en attend, que de s'y exciter à des impressions plus capables de flatter les nerfs que de fortifier la volonté. Chez les personnes avides de telles émotions, c'est la sensualité qui se développe, et non la vie religieuse. C'est pourquoi, dès que les sens sont émoussés par l'habitude et que la jouissance a disparu, toute piété s'en va, comme se dessèche au premier soleil une herbe dont les racines étaient sans profondeur.

Voyez donc surtout dans la piété une affaire de volonté et non de sentiment. Préoccupez-vous de faire la volonté de Dieu en tout et de pratiquer le sacrifice.

Sachez que la piété sensible est semblable, ainsi qu'on l'a justement caractérisée, à des friandises que Dieu accorde de temps à autre à l'âme pour la réjouir ; mais des friandises ne constituent point un repas solide. Vous l'avez, ce repas solide de l'âme, dans la Sainte Eucharistie, dans la confiance et dans la prière ; est-ce qu'il ne vous suffira pas? De grandes saintes, comme sainte Thérèse, non seulement ne connurent jamais ces friandises spirituelles, mais furent toute leur vie affligées d'une intime et affreuse désolation. C'était l'épreuve que Dieu leur avait préparée, et elles le comprenaient ainsi.

Continuez à vous attacher à la prière, à la fréquentation des sacrements, malgré les tristesses inté-

rieures, les distractions, les mille pensées étrangères qui vous assiègent ; à vous attacher au devoir comme Jésus à sa croix. C'est là que Dieu vous aime le plus, parce qu'il vous voit plus généreuses. Vous l'aimerez alors pour lui-même et non pour ses dons. Priez, faites plus nombreuses encore vos bonnes œuvres ; vous ne saurez qu'au ciel combien alors vous amassiez de mérites.

Lorsque sainte Elisabeth de Hongrie, après la mort de son mari, fut chassée de son château et dut se réfugier avec ses quatre petits enfants dans une étable plus misérable encore que celle de Bethléem, dans ce dénuement, parmi le froid de la nuit, en écoutant les plaintes de ses enfants qui avaient faim, sans doute elle souffrit dans son cœur de bonne mère d'affreuses angoisses. Croyez-vous cependant qu'elle pleura sur son avenir brisé, — elle n'avait guère que 22 ans, — sur sa déchéance et la ruine de sa maison ? Cette âme vraiment grande comprit au contraire que Dieu la traitait avec trop de délicatesse encore, qu'une créature est faite pour être immolée au bon plaisir de son très aimable Créateur, et qu'il était juste qu'après avoir porté une couronne d'or, elle enfonçât sur sa tête, à l'exemple du Sauveur, une couronne d'épines. Et dans sa joie de créature sacrifiée, elle courut à la chapelle des Franciscains lorsqu'elle entendit sonner les Matines et chanta le *Te Deum*. Et elle redisait à Notre-Seigneur sa belle prière : « Vous tout seul, ô bon Jésus ! vous tout seul ! »

Voilà la piété solide !

3° *Votre piété doit être ordonnée.* — C'est-à-dire qu'elle doit faire passer le devoir avant tout. L'enseignement de la religion est raisonnable. Elle nous prescrit d'observer d'abord les préceptes fondamentaux, de remplir les obligations capitales. Et si, après cela, il nous reste du temps, nous le consacrerons fructueusement aux pratiques de dévotion, lesquelles sont essentiellement facultatives. N'en embrassons jamais qui soient en opposition, en contradiction, avec ce que nous devons tout d'abord à notre condition providentielle.

C'est dans ce sens que Bourdaloue disait, au XVIIe siècle, en son langage mordant : « Avant que d'être dévots, je veux que vous soyez chrétiens. » Oui, avant d'avoir de la dévotion, il faut avoir de la religion. L'arbre d'abord, les fleurs ensuite.

Ecoutez cette parole de S. François de Sales : « Outre les commandements généraux, il faut soigneusement observer les commandements particuliers qu'un chacun a pour le regard de sa vocation, et quiconque ne le sait, quand il ferait ressusciter les morts il ne laisse pas d'être en péché et damné, s'il y meurt. »

C'est que les devoirs d'état sont l'expression de la volonté de Dieu sur nous. Loin donc de leur porter préjudice, la vraie piété les fait passer avant toute autre chose, et nous aide à les remplir avec facilité et promptitude.

Un professeur de mathématiques très distingué, membre d'un jury pour les examens des aspirantes au brevet de capacité, quand il interrogeait sur la chimie, ne manquait jamais de dire invariablement : « Mademoiselle, comment vous y prendriez-vous pour faire le pot-au-feu ? » La plupart du temps, la savante candidate restait interloquée et ne savait que dire. Alors, le professeur qui était sorti le premier de l'Ecole Normale supérieure et était devenu un savant, prenait la peine d'expliquer très aimablement et par le menu à la pauvre patiente pourquoi, dans un pot-au-feu, il fallait mettre des os à moelle, dans quelle proportion devaient entrer la viande, les légumes et l'assaisonnement, comment il fallait couvrir le pot et combien de temps le laisser sur le feu. « Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ? Mademoiselle, disait-il en finissant, et vous l'enseignerez à vos élèves. Ce sera la meilleure leçon de chimie que vous puissiez leur donner. »

Appliquant cet exemple un peu familier au sujet qui nous occupe, je vous dirai : « N'y a-t-il pas des jeunes filles qui font de la haute piété et qui n'accomplissent pas les modestes devoirs qui devraient former la base de leur spiritualité ? »

« Quand j'étais chez mon père, disait Jeanne d'Arc, je vaquais aux soins du ménage, j'ai appris à coudre le linge et à filer. Pour filer et pour coudre, je ne crains femme de Rouen. »

Allez et faites de même... Accomplissez avec exactitude tous vos devoirs d'état, petits ou grands. Cousez, balayez la maison, tout cela est très noble et très grand, tous ces détails sont très honorés et très précieux. C'est avec cela que vous achetez le ciel ; voyez dès lors de quel grand prix est cette humble monnaie. Ces détails, c'est la vraie piété, c'est le devoir, c'est la grâce qui tombe goutte à goutte sur votre âme afin que vous donniez à chacun d'eux la perfection exigée ; ce sont, dit encore le P. Faber, comme « des sacrements particuliers » qui vous sont conférés sans cesse, c'est sur vous une pluie continuelle de bonheur intime, de joie sensible et de mérites.

## II. — *Judicieuse quant à ses manifestations*

1° *Que les manifestations de votre piété soient plus choisies que nombreuses.* — Jésus disait un jour à ses disciples : « Lorsque vous priez, ne dites pas beaucoup de paroles, comme font les païens, qui croient être exaucés parce qu'ils ont multiplié les formules. Ne faites pas comme eux, car votre Père connaît vos besoins, avant même que vous ne les exposiez. » Parole admirable, qui nous révèle bien ce que doivent être les manifestations de la vraie piété.

Ce n'est donc pas dans la note de la vraie piété que de multiplier les prières vocales, que de ramasser toutes les formules connues et de s'obliger à les réciter tous les jours. Mieux vaut des exercices modérés et choisis, animés d'un vrai souffle de prière, que de se fatiguer l'esprit et de provoquer ainsi la satiété qui dégoûte de ce qui doit être la joie de votre vie. L'excès en tout, et même dans la piété, est un défaut.

De nos jours, mes chères enfants, il a surgi de partout une multitude d'œuvres nouvelles, c'est une éclosion magnifique de pratiques de piété ; mais il est impossible de les adopter toutes, encore que toutes soient très belles et très bonnes. La même personne ne peut pas être de toutes ces associations sans inconvénients graves pour les intérêts de son âme. Soyez zélées, mais ne vous surchargez point.

On rencontre parfois des âmes très pieuses, très ferventes, qui gémissent constamment parce qu'elles n'ont pas le temps de réciter toutes les prières qu'elles ont promises. Vous voyez le danger : la piété devient alors pour elles un vrai travail de manœuvre ; il n'y a plus d'attrait. Vous me permettrez cette comparaison : si vous preniez le jour tous les vêtements de votre garde-robe, vous seriez étouffées, écrasées sous le poids. Eh bien ! n'étouffons pas notre âme par l'excès de très bonnes choses.

Encore une fois, il est indispensable que votre

piété soit éclairée à la lumière de la raison et ramenée à une sage mesure.

2° *Que les manifestations de votre piété soient exemptes d'une austérité exagérée.* — Certains païens voulurent un jour faire le portrait de la Vertu et ils la représentèrent sur un rocher couvert d'épines et tout environné de précipices. On ne pouvait y parvenir sans se déchirer les mains et les pieds et ensanglanter tous ses vêtements. Là-haut, sur ce pic entouré de buissons, elle avait la Douleur pour compagne et pour équipage la Terreur. Son front sévère et triste, son regard sombre et cruel étaient capables de faire frissonner les moins timides et d'épouvanter les plus hardis. Son bras toujours levé ne montrait que des abîmes, et sa main toujours prête à frapper ne s'étendait jamais pour caresser avec bienveillance. On voit à ce tableau que le paganisme ne savait guère la nature de la grâce, ni sa puissance, ni la douceur qu'elle donne au service de Dieu. Que votre piété, mes chères enfants, ne rappelle en rien cette conception païenne de la vertu.

Qu'elle soit large et épanouissante. « Il est des âmes, dit Mgr Landriot, qui paraissent croire que, pour être pieux, il faut avoir le cœur et l'esprit liés comme des momies égyptiennes, et conserver dans chaque mouvement je ne sais quoi de craintif et de compassé, qui semble indiquer un homme ayant peur de marcher sur des épingles. »

L'étroitesse dans la piété n'est bonne ni pour soi, car elle empêche cette dilatation du cœur si favorable à l'essor de l'âme, ni pour les autres, qu'elle éloigne d'une religion présentée sous des aspects si sévères. Mlle Milleret de Brou, qui devint plus tard la Mère Marie-Eugénie de Jésus, fondatrice des religieuses de l'Assomption, ayant perdu sa mère alors qu'elle était encore jeune fille, alla passer quelque temps chez des cousines très pieuses, à une époque où elle était tourmentée de doutes contre la foi et cherchait la voie dans laquelle elle devait s'engager. Au lieu de lui être un réconfort, cette société « fut une épreuve pour l'enfant, raconte son historien; elle trouva cette maison triste, la piété de ses cousines étroite et leur foi peu éclairée, aucune sympathie ne s'établit entre elles. Eugénie resta seule, cherchant la vérité et interrogeant sa voie. Elle souffrait beaucoup [1]. »

La vraie piété ne connaît pas ces contraintes; elle est modeste évidemment et prudente ; mais elle est simple aussi, et franche, et libre. « Je vous ai dit si souvent, écrit S. François de Sales, qu'il ne faut point trop pointiller en l'exercice des vertus, mais qu'il faut y aller rondement, franchement, naïvement, à la vieille française, avec liberté, à la bonne foi, *grosso modo* [2]. »

« Tenez votre cœur au large, ma chère fille, et pourvu que l'amour de Dieu soit votre désir et sa gloire votre prétention, vivez toujours joyeuse et courageuse [3]. »

3° *Que les manifestations de votre piété soient exemptes de singularité.* — La vraie piété, mes chères enfants, n'est pas, en public du moins, bizarre, singulière, extravagante. Autrement, si naïve et sincère qu'elle soit, elle prêterait au ridicule, car ce serait au détriment de l'estime dont vous devez être entourées, et au détriment de la religion elle-même, sur laquelle un monde injuste et malveillant n'est que trop disposé à faire retomber les travers de ceux qui la pratiquent. Une jeune fille pieuse, par exemple, se conformera aux modes honnêtes dans la coupe de ses vêtements et la manière de les porter, sans recherche exagérée, mais aussi sans négligence.

J'ai dit : « en public du moins ». Dans le secret de votre chambre, je ne m'opposerais pas à certaines pratiques très particulières qui pourraient satisfaire votre piété, la nourrir, en alimenter le feu sacré. Il est rapporté dans la vie du P. Lacordaire que, rentré dans sa cellule, après un de ces chefs-d'œuvre oratoires dont la froide lecture nous émeut encore et qui lui attiraient les applaudissements de la France et de l'Eglise entière, il se couchait à terre et priait un de ses religieux, ses frères, de le fouler aux pieds pour le faire souvenir de sa misère humaine et le prémunir contre la tentation d'orgueil.

On cite dans la vie de quelques saints des étrangetés, mais elles ont été le fait d'une vocation à part. Elles avaient un but providentiel : contrepoids ou condamnation éclatante des vices de leurs contemporains, du monde dans lequel ils ont vécu, de son sensualisme, de son amour forcené du lucre. Singularités proposées à notre admiration plutôt qu'à notre imitation.

S. François de Sales était un modèle admirable de la discrétion, de la simplicité dans la piété : « Rien n'était si simple que sa vie, dit sainte Chantal ; point de singularité, rien de nature à provoquer. Il se tenait dans le train commun, mais d'une manière si divine et si céleste que rien en sa vie n'était plus admirable que cela même. Toute la beauté de son âme était au-dedans, en la perfection des vertus que Dieu y avait divinement arrangées, et le lustre principal de sa sainteté était en la manière non commune avec laquelle il faisait les actions les plus communes. »

* *

Nous trouvons un modèle accompli de la piété vraiment judicieuse dans la baronne de Chantal, à partir du jour où elle se mit sous la direction du saint évêque de Genève : « Depuis son retour de Sales, dit la Mère de Chaugy, on vit reluire en elle une sainte liberté d'esprit toute nouvelle, accompagnée de grandes suavités. Ses dévotions n'étaient plus ennuyeuses à personne, ce qui faisait donner de grandes bénédictions à notre bienheureux Père, reconnaissant que Dieu avait suscité ce saint homme en ce temps pour rendre la dévotion aimable, facile et accostable à tout le monde. Les domestiques de cette sainte veuve disaient, par proverbe entre eux, ainsi que nous l'avons appris de leur propre bouche : « Le premier conducteur de Madame ne la faisait prier que trois fois et nous en étions tous ennuyés; mais Monseigneur de Genève la fait prier à toutes les heures du jour et cela n'incommode personne. »

Imitez de loin cette grande sainte. Placez-vous sous la conduite d'un directeur expérimenté qui précisera sagement le nombre de vos exercices de piété, et vous serez agréables à Dieu... et aux hommes. Ainsi soit-il.

## CONFERENCES A DES JEUNES GENS

### X

#### AMBITION OU MESURE

La jeunesse, mes chers amis, est l'âge des rêves, des espoirs et aussi des illusions, parfois même des folies. D'une part, on sent bouillonner en soi tout

[1] *Les origines de l'Assomption*, t. I, p. 47.
[2] *Lettres*, t. III, p. 392.
[3] *Ibid.*, p. 253.

un monde d'idées et de sentiments, forces naissantes qui ne demandent qu'à se dépenser ; d'autre part, on a la vie devant soi, l'avenir que l'imagination pare volontiers de couleurs chatoyantes. Pour peu que certaines circonstances viennent encore attiser ce bel enthousiasme, on est capable de se lancer à l'aveugle dans les aventures les plus douteuses. Et c'est pourquoi je voudrais aujourd'hui vous mettre en garde contre un défaut qui, hélas ! est devenu très à la mode, mais qui nuit beaucoup au bien commun : l'ambition.

### I. — *L'ambition perd l'homme*

Pour vous mettre en garde contre ce danger moral, il m'a semblé utile de vous prouver le bon sens et la vérité de ce proverbe que vous connaissez tous : « L'ambition perd l'homme. » Et qu'est-ce donc tout d'abord que l'ambition ? Le grand docteur S. Thomas nous répond ($II^a$ $II^{æ}$, q. CXXX, a. 2) que c'est un désir, une recherche désordonnée de la gloire et des honneurs. L'ambitieux veut s'élever au-dessus des autres, et en cela c'est un orgueilleux ; et les moyens qu'il emploie pour parvenir à ses fins, c'est d'entasser, de cumuler, d'amasser ; en sorte que jamais il ne sera rassasié tant qu'il verra auprès du sien quelque bien étranger dont l'acquisition pourrait encore augmenter sa gloire.

De sorte que l'ambition prend naissance dans l'orgueil, est entretenue, nourrie par l'orgueil, et se manifeste habituellement soit par une course folle aux dignités, aux places en vue, aux honneurs, soit par une recherche ardente et passionnée des biens : argent, terres, etc., qui procurent à leurs possesseurs une sorte de seigneurie. La richesse en effet paraît bien être, dans notre monde cupide et souvent sans conscience et sans dignité, l'une des plus grandes forces qui soient ; et le riche, fût-il un parvenu de basse extraction, voit souvent se courber devant lui non seulement tout un peuple de petites gens, d'ailleurs jaloux en même temps que flatteurs par intérêt, mais encore des gens de rang social plus élevé. Et le Nouveau Monde a trouvé l'expression juste qui caractérise cette recherche, ce but visé par l'ambitieux dans l'accumulation des biens, quand il a nommé celui-ci « roi du pétrole » et cet autre « roi du fer ». L'ambition est en réalité un désir effréné de domination.

Et qu'arrive-t-il à l'ambitieux ? Jésus-Christ a dit qu' « il serait plus difficile au riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille » (Mt., XIX, 24). Comparaison qui montre la difficulté pour les riches attachés aux biens de ce monde d'assurer leur salut éternel ; comparaison qui fait ressortir la quasi-impossibilité morale pour ceux-là de se sauver. « Nul ne peut servir deux maîtres, » a dit encore le Christ (Mt., VI, 24). Et ne voyez-vous pas qu'ils sont dominés par leurs passions, qu'ils en sont totalement esclaves, que l'argent est devenu leur dieu, mais un dieu à figure de tyran, et que peu à peu ils en viennent à tout lui sacrifier : loisirs, repos du dimanche, charité, honneur, conscience, foi et jusqu'à leur âme et à leur salut éternel !

J'ai nommé la conscience, et à dessein, car il est aisé de glisser sur la pente. A n'être jamais content, à vouloir toujours et toujours davantage, on risque fort de passer peu à peu des moyens honnêtes aux procédés douteux, puis aux tactiques frauduleuses ou déloyales. Car, plus on a, plus on veut avoir, et comme les possibilités humaines ont des limites, l'ambitieux se voit, à un moment donné, arrêté dans son expansion par des barrières morales ; aller plus loin lui est interdit par Dieu et par sa conscience. Mais, hélas ! Dieu, il l'a oublié. A-t-il encore le temps de penser à lui ? Quant à sa conscience, elle a dû déjà s'accommoder de tant d'accrocs au devoir qu'elle est devenue peu à peu indulgente et complaisante. Alors l'ambitieux, après quelque hésitation peut-être, franchit la barrière morale dressée par Dieu à l'encontre de sa passion qui se fait quasi irrésistible ; et où s'arrêtera-t-il ?

Mais il est une justice immanente qui ne tarde pas toujours beaucoup à se faire jour, et l'heure sonne, un peu plus tôt ou un peu plus tard, où la tour de Babel s'écroule dans l'humiliation.

Celui-ci, à l'instant même où il croyait toucher au but, a fait une mauvaise affaire, un mauvais placement ; se confiant trop en lui-même et comptant sur une prétendue infaillibilité, il a mal manœuvré, il a fait un faux pas, mais un faux pas de géant, et le colosse aux pieds d'argile s'écroule au milieu de la joie générale, car tous les envieux et les jaloux qu'il a fait naître, sont trop heureux de ce renversement des rôles.

Celui-là qui a édifié sa maison, je veux dire sa fortune, sa gloire et la gloire de sa famille, sur des acquisitions et des opérations plus ou moins louches, mais couronnées d'un brillant succès, voit quelque jour un fils déshonorer le nom paternel, dilapider le patrimoine familial et plonger les siens dans la misère.

Tel autre encore, devant qui tous, écrasés par la crainte ou conseillés par l'intérêt, pliaient servilement, rencontre un jour en face de lui soit un autre ambitieux qui, plus habile et peut-être plus affranchi encore des lois morales et des préceptes de la justice, le dépouille à son profit ; soit une volonté de fer, qui forte de son droit, de son désintéressement et de son dévouement à la cause des opprimés, se dresse à l'encontre de l'ambition.

Ou plus simplement encore, prématurément usé par les veilles, les soucis, le travail trop assidu, tué moralement autant que physiquement, l'ambitieux tombe un jour, frappé par la mort, à un âge peu avancé ; et, laissant à ses héritiers heureux le fruit de ses labeurs, il paraît les mains vides au tribunal de Dieu. De la vie d'ici-bas, il n'a connu que la peine, et l'autre vie ne lui réserve pour récompense qu'un éternel châtiment, car il n'a servi qu'un maître et qu'un dieu : la gloire ou l'argent ; mais ces idoles modernes sont tout aussi impuissantes au delà de la tombe que les dieux d'or ou d'argent du paganisme.

Oui, la vieille sagesse qui a dicté nos proverbes a une fois de plus bien raison : l'ambition perd l'homme.

### II. — *Le sens de la mesure*

Soyez donc des hommes de bon sens ! On dit que la vertu se trouve dans un juste milieu, et que, même des meilleures choses, il ne faut user ni trop ni trop peu, l'excès comme le défaut étant le contraire d'une qualité. Mais où s'arrête la juste et bonne mesure ? Il serait bien malaisé de fixer une règle unique, car, en beaucoup de sujets et d'objets, cette mesure est appelée à varier avec les circonstances. Ce sera donc à chacun de vous, et en chaque cas particulier, à établir cette juste dose de chaque chose — travail, loisirs, gains, etc., — pour y

conformer ensuite votre conduite. Vous y serez d'ailleurs aidés par les directives de la religion, de l'honneur, de la conscience et de la loi morale, ainsi que par les conseils judicieux que vous pourrez demander dans les cas plus graves ou plus délicats.

Renonçant par conséquent à vous indiquer une règle universelle qui n'existe pas, je veux de préférence vous dire pourquoi il est sage de ne pas dépasser une certaine mesure en chaque chose. Parmi des motifs nombreux, je n'en retiendrai que trois, mais qui suffiront à établir dans vos esprits une solide conviction.

1. Tout d'abord, à l'encontre de son Créateur qui, lui, a toutes les perfections sans limites, l'homme est un être fini, et tout ce qui lui est donné — on dirait presque mieux « prêté » — est mesuré : mesuré le temps de son existence terrestre, mesurées ses forces physiques, mesurées son intelligence et ses énergies morales, mesurée sa capacité de travail. Si donc l'homme veut forcer, si son ambition le porte toujours en avant, s'il tend à dépasser la mesure, un danger naît aussitôt. On n'impose pas impunément et quotidiennement à un pont une charge deux fois supérieure à celle qu'il peut porter ; on n'évite pas l'accident quand on est obstinément imprudent et bravache ; on n'abuse pas de la boisson d'une façon habituelle sans nuire à sa santé. Ainsi l'ambitieux, un jour ou l'autre, comme je le disais tout à l'heure, recevra son châtiment.

Soyez donc des sages et faites confiance à Dieu, dont la Providence, qui « nourrit les oiseaux du ciel et revêt même les lis des champs » (Mt., VI, 26-28), prend soin aussi de vous et de chaque détail de votre vie. Dieu veut votre bonheur et il y travaille ; vous-mêmes, que pouvez-vous désirer ou de plus ou de mieux ? Alors obéissez, soumettez-vous, contentez-vous de ce que Dieu vous donne ou vous envoie et ne soyez pas des ambitieux. Avez-vous besoin pour manger d'une table immense, pour dormir d'un lit royal, pour vous abriter d'un palais aux innombrables appartements ? Non, n'est-ce pas ; il vous suffit d'une table, d'un lit, d'une maison dont les proportions s'harmonisent à votre taille. Alors, transposez cette sagesse dans le domaine moral pour vous y conformer en tout et partout.

2. La seconde raison qui plaide en faveur de ma thèse : « le sens de la mesure », est précisément l'harmonie que Dieu paraît avoir mise dans le monde, et un certain équilibre de forces qui fait que, tels les plateaux d'une balance, un excès ne puisse se produire ici sans déterminer là une déficience. Regardez ce qui se passe quand un jeune homme, viveur et ne songeant qu'au plaisir, dépense l'argent qu'il n'a pas et néglige ses études ou la préparation de son avenir ; un jour viendra, des années plutôt viendront, où il paiera longuement et durement les jours de plaisir qu'il se sera octroyés au mépris du devoir. Heureux encore si ce ne sont pas des innocents qui soient obligés de payer, par des maladies corporelles ou des tares morales, la note des excès paternels !

A l'inverse, on verra des jeunes qui, dominant leurs passions, et pratiquant la vertu, trouveront un jour la vraie compagne de leur vie, qui leur apportera la récompense de leurs renoncements. Equilibre, vous dis-je, entre le travail et le repos, le sacrifice et le salaire, la peine et la joie ! Vous n'êtes point satisfait de la mesure de joie qui vous est octroyée ? vous voulez vous en procurer au mépris du devoir ? vous voulez alléger le fardeau de vos obligations ? Attention ! vous allez du même coup augmenter d'autant vos peines ou votre châtiment. Et voilà pourquoi l'ambitieux est un déséquilibré et sa vie est gâchée.

Avez-vous jamais regardé attentivement le spectacle que vous offre la nature ? Ici des plaines et là des monts, ici des pics et là des cols, ici le désert et là une végétation luxuriante. Et l'harmonie et la variété des lignes et des formes, des tons et des couleurs ? Comme tout cela s'équilibre, se complète, se fond dans une unité, un ensemble qui excite l'admiration ! Et comme au contraire le monde serait affreux sans cette diversité harmonieuse ! Respectons, nous aussi, et la variété des classes sociales et la raisonnable alternance du travail et du repos, du succès et de l'insuccès, des années fécondes et des années creuses... Et le ciel sera au bout.

3. Enfin, troisième et dernière raison : une vie d'homme, quel que soit son rang et son rôle dans la société, a une tâche assez complexe à remplir. Devoirs envers Dieu, envers ses semblables, envers lui-même ; intérêts éternels et soucis temporels : pour faire face à tout, à peu près bien, que de vigilance il faut déjà ! Alors, si vous vous laissez absorber par un aspect seulement de votre tâche, vous risquez de méconnaître vos obligations les plus sacrées et de devenir un danger ou un fléau public. Pensez-y.

* *

Ayez donc le sens de la mesure ; ce qui ne veut pas dire : ayez le goût de la médiocrité. Autrement dit : n'allez pas conclure que je veux tuer en vous l'élan de la jeunesse et que moins vous en ferez, mieux cela vaudra. C'est tout le contraire que je désire, puisque mon intention est de vous orienter vigoureusement vers l'idéal. Aussi vous parlerai-je prochainement de la magnanimité. En attendant, si vous avez de l'ambition, tournez-la non vers la gloire ou la multitude des biens, mais vers la beauté morale d'une vie bien remplie.

## SUJETS DE CIRCONSTANCE

### Aux Elèves d'un Pensionnat à la veille des vacances

QUELQUES CONSEILS

Mes chers amis,

Dans quelques jours, vous allez être rendus à vos familles pour la longue période des vacances. Mon devoir, en ce dernier entretien, est de vous adresser quelques recommandations. Car si ce temps est nécessaire pour entretenir et resserrer les liens familiaux et pour vous procurer un juste délassement, les vacances n'en restent pas moins pour tous une épreuve et pour beaucoup un danger. C'est pourquoi, nous qui avons souci du bien de vos âmes, nous ne vous voyons pas partir sans nous demander avec une certaine anxiété : Que seront dans l'avenir ceux qui nous quittent définitivement ? Comment nous reviendront ceux qui auront à terminer ici leurs études ?

* *

Un grand principe doit régler vos vacances, où que vous les passiez : c'est que la loi morale vous suit partout, qu'aucun de vos actes, voire même de vos divertissements, n'échappe à son emprise. Pensées, regards, conversations, fréquentations, lectures, plaisirs, tout doit lui être conforme.

Il est un autre principe duquel je vous demande

de vous inspirer : à savoir, qu'à votre conduite personnelle est attachée la réputation de notre collège. On le connaît sans doute par ses succès aux épreuves du baccalauréat, par l'affabilité et la compétence des maîtres, par les soins dévoués de toute nature dont les élèves sont l'objet. Mais soyez convaincus que sa meilleure réclame, c'est vous, c'est votre langage, ce sont vos manières, c'est votre attitude générale. A tenir des propos trop libres, à adopter un genre désinvolte, à vous permettre tous les divertissements, à vous fourvoyer dans n'importe quel milieu, vous ne compromettriez pas que vos personnes, vous risqueriez de discréditer la maison d'éducation à laquelle vous appartenez. Voudriez-vous que par votre fait elle soit mal cotée ?

Vous vous garderez donc de ce respect humain qui, au milieu de jeunes gens sans religion, vous ferait abandonner toute pratique chrétienne ou parler un langage contraire à vos convictions ; ou qui pousse certains jeunes gens à se faire, à se dire plus mauvais qu'ils ne sont, à renchérir même sur les réflexions et sur le laisser-aller de certains camarades.

Vous vous défendrez de lire des journaux, des revues, des livres ou condamnés, ou pernicieux, ou seulement suspects, quelque attrait qu'ils puissent offrir, quelque vogue qu'ils aient.

Vous vous interdirez toute parole qui donnerait à penser que vous brûlez en société ce que vous adorez par devers vous, et que, une fois livrés à vous-mêmes, vous rejetez comme surannées les vérités qui vous sont enseignées ici.

Vous voudrez choisir les représentations théâtrales auxquelles vous assisterez. Votre présence à l'exécution de certaines pièces pour le moins hardies quant au fond ou quant à la forme, serait mal interprétée et apporterait un encouragement tacite au vice.

Votre prudence s'étendra aux cinémas. Ici surtout soyez circonspects ; prenez garde aux surprises. Ne vous en rapportez pas au jugement de n'importe qui, mais seulement à celui de personnes sérieuses, expérimentées, ayant vu par elles-mêmes, ou à celui d'un journal catholique, tel que *Choisir*.

En un mot, soyez dignes, faites preuve en tout, partout, de distinction, de respect de vous-mêmes et des autres, afin d'honorer et votre famille et votre maison d'éducation.

* *

Que Dieu ne soit pas délaissé ! Pendant les vacances, les droits de Dieu sur vous et vos devoirs envers lui restent entiers. Et si, d'autre part, elles s'accompagnent de certains dangers, corporels et spirituels, ce n'est pas le moment d'oublier votre Père céleste. La hâte de faire une excursion ou une partie de tennis, de golf ou de foot-ball ne doit pas vous dispenser d'une courte prière le matin ; un retour tardif à la maison, le soir, ou un retard dans le coucher ne saurait excuser l'omission de tout acte de religion avant votre repos.

Le dimanche, vous ne sacrifierez pas l'assistance à la sainte messe à un voyage d'agrément, à une partie de plaisir. D'abord et avant tout, le service de Dieu, la part de Dieu, afin de relever vers lui votre âme peut-être trop tirée en bas par tout ce que vous aurez vu et entendu pendant la semaine.

Ne restez pas éloignés de la Table sainte : par amour de votre Dieu assurément, mais aussi dans votre intérêt personnel. Vous avez besoin de force au milieu des mondanités qui vous entourent ou dont vous êtes les témoins journaliers. Oh ! tenez-vous en contact fréquent avec Celui qui est la Vérité, la Pureté, la Sagesse ; recourez souvent à lui, afin qu'il vous garde dans sa sainte grâce.

Faites mieux, mes chers amis : ayez à cœur, faites-vous un devoir et un bonheur de vous dévouer pour votre Dieu, pour son règne ; donnez autour de vous de la surabondance que vous avez reçue ici. Un excellent moyen de ne pas vous laisser entraîner par de mauvaises influences, c'est d'exercer dans les milieux que vous fréquentez cette action catholique dont on vous a si souvent entretenus et à laquelle les Souverains Pontifes convient si instamment tous les âges et spécialement la jeunesse. Faites-vous apôtres et par la parole et par l'exemple. Profitez de toutes les occasions, conférences, congrès, réunions publiques, pour exposer la vérité, redresser les erreurs, dissiper les préjugés, établir les principes, rapprocher les classes sociales.

* *

Un dernier conseil. Au milieu des exercices sportifs et récréatifs auxquels vous vous livrerez, je vous exhorte à faire une part au travail intellectuel, à une lecture instructive, afin d'entretenir vos facultés et d'ajouter à votre savoir. La reprise des études à la rentrée vous sera moins pénible. Dans ce but, assignez-vous presque chaque jour une ou deux heures de travail régulier et suivi, de préférence le matin, avant toute distraction : c'est le meilleur moment ; après quoi vous irez plus joyeusement retrouver la société des vôtres ou de vos amis.

Telles sont, mes chers amis, les recommandations que me dictent mon affection pour vous et le désir que j'ai de votre bien. Ma prière, soyez-en assurés, vous suivra chaque jour, où que vous soyez, afin d'appeler sur vous les bénédictions du ciel et la protection de la T. S. Vierge. Puissent ces avis vous revenir de temps à autre à l'esprit, au milieu de vos délassements ; qu'ils vous suivent, pour la bonne direction de votre vie durant ces jours, si bien que vous nous reveniez plus hommes et non moins chrétiens. Ainsi soit-il.

## POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

### LXX

#### L'ÉPÎTRE DE SAINT JUDE

La série des Epîtres du Nouveau Testament est clôturée par une courte lettre de S. Jude, qui ne compte que vingt-cinq versets. Malgré cela, elle mérite une étude spéciale, tant à cause de la personnalité de son auteur que de la doctrine qu'elle renferme et des particularités que l'on y signale.

### I

L'apôtre que nous sommes habitués à désigner sous le nom de *S. Jude* ne portait pas exactement ce patronyme. Il s'appelait Judas. Mais si cette appellation avait été glorieuse dans l'Ancien Testament, à l'époque de Judas Macchabée par exemple, après la Passion de Notre-Seigneur elle sonnait assez mal et prêtait à une fâcheuse confusion avec l'autre apôtre Judas, le traître, originaire d'Iscarioth. Notre délicate langue française a donc légèrement déformé la finale du mot pour éviter toute équivoque, ce qu'on ne remarque ni dans les textes grecs, ni dans les textes latins. — Il est à noter que l'auteur de notre

épître portait aussi deux surnoms : Thaddée et Lebbée qui l'un et l'autre signifient « mon petit cœur », et qui lui furent probablement donnés après le drame du jardin des Oliviers, afin de bien le différencier de son abominable homonyme. Ces changements de nom sont fréquents dans le Collège apostolique : ainsi Lévi est appelé Mathieu, après sa conversion, afin que soit effacée la trace de sa situation première qui était loin d'être honorée. Plus tard, le persécuteur Saul se fera nommer Paul après sa conversion. Pour un motif tout différent, Notre-Seigneur imposera à Simon le nom glorieux de Pierre, afin de marquer son rôle de pierre fondamentale de l'Eglise. Nous ne nous étonnerons pas de ces substitutions, qui ne sont plus dans nos mœurs, si nous nous souvenons que les questions d'état-civil n'étaient pas traitées en ce temps-là avec la rigueur administrative à laquelle nous sommes accoutumés actuellement.

Jude avait l'honneur insigne d'être apparenté par le sang à Jésus, ainsi que ses deux frères Jacques le Mineur et Simon le Chananéen, dit encore le Zélote, qui furent appelés comme lui à la dignité d'apôtre. Son père était Alphée ou Cléophas, et sa mère Marie, proche parente de la T. S. Vierge. Les Livres Saints, après l'avoir énuméré parmi ceux que le Christ s'était choisis, ne le citent à peu près pas. Exceptons toutefois l'épisode rapporté par S. Jean dans son récit de la Cène. Pendant que le Messie développait à ses amis fidèles les sublimes enseignements qui formaient comme son testament spirituel, Jude intervint : « Seigneur, demanda-t-il, d'où vient que vous vous manifestez à nous et non au monde? » Et le Christ prit texte de cette question pour célébrer les mérites de l'amour divin et annoncer les grâces du Paraclet à ceux qui persévéreraient dans la voie céleste. Dans ce passage, S. Jean a bien soin de spécifier que le Judas qui prit la parole n'était pas l'Iscariote : ce qui est une preuve de plus qu'il ne faut pas les identifier.

Nous trouvons encore trace de S. Jude dans les Actes des Apôtres. Mais sur l'ensemble de sa vie et de sa mission, plane la plus grande incertitude. Les *Constitutions Apostoliques* veulent qu'il ait été, après ses frères Jacques et Simon, évêque de Jérusalem. Une tradition ancienne de l'Occident l'envoie prêcher l'Evangile dans la Perse, où il aurait subi le martyre. Nicéphore en fait le prédicateur de l'Arabie, de la Syrie et de la Terre Sainte. Jusque là toutes ces données ne sont pas contradictoires. Mais il est impossible de concilier les affirmations d'après lesquelles il aurait été martyrisé soit en Perse, soit en Syrie (à Arad ou à Beryte) avec celles qui prétendent qu'il serait mort de façon naturelle « à Edesse, dans la cité d'Abgar ».

Pour compléter ces renseignements, d'ailleurs fort incertains, citons la légende du Bréviaire qui réunit à la même date, le 28 octobre, les fêtes des deux frères Simon et Jude. D'après ce récit, Jude aurait d'abord été en Egypte, puis il aurait rejoint son frère Simon, et tous deux auraient prêché dans la Perse, avec un merveilleux succès, auréolé de miracles, et c'est dans ce dernier pays qu'ils auraient été mis à mort pour la foi de Jésus.

Rien, dans l'état actuel de nos connaissances, ne permet de dirimer ces controverses. Au reste, qu'importe ? S. Jude, comme ses collègues, travaillait non pas pour sa gloire personnelle, mais pour celle de Dieu. Il n'y a aucun inconvénient à ce que le souvenir de ses actions se soit oblitéré dans la mémoire des hommes, pourvu que demeure l'œuvre qui lui fut dictée par l'Esprit-Saint.

## II

C'est à cette œuvre qu'il faut maintenant en venir. Nous l'analyserons d'abord, avant de passer aux explications qu'elle demande.

Suivant la coutume, Jude se présente lui-même dans les premiers mots de sa lettre, et il se recommande de son frère S. Jacques, dont la réputation était grande parmi les chrétiens des premiers temps. Il s'adresse, en les bénissant, à ceux qui « sont aimés en Dieu le Père, gardés et appelés par Jésus-Christ. »

Il songeait depuis un certain temps à leur écrire, mais une nécessité urgente l'a soudain amené à hâter l'exécution de son projet. Il a appris, et il ne dit pas de quelle façon, que des impies, des hommes depuis longtemps désignés pour la condamnation, se sont glissés parmi les fidèles. Ces faux frères changent en corruption la grâce de Dieu et renient le Seigneur Jésus. Il est donc indispensable de prémunir au plus vite les chrétiens contre ceux qui les conduiraient à leur perte. — Nous pouvons supposer, d'après cette entrée en matière, que l'auteur méditait d'exposer une thèse plus vaste et plus développée, mais que les circonstances l'obligèrent à modifier son projet, et sans doute aussi à le restreindre, afin de parer au plus pressé.

Pour détourner ses fils des doctrines erronées, S. Jude emploie une double méthode : il leur rappelle d'abord, par quelques redoutables exemples tirés de l'Ecriture, avec quelle sévérité le Seigneur châtie ceux qui lui sont infidèles ; et ensuite il fait appel à l'espérance sainte pour encourager les chrétiens à la fermeté dans la foi et à la pratique des vertus essentielles.

Les épisodes choisis afin d'imprimer dans les âmes une crainte salutaire sont plutôt rappelés par des allusions que véritablement décrits. Cela va de soi, car il s'agit de faits déjà bien connus des lecteurs et au sujet desquels il suffit de rafraîchir leur mémoire. On peut trouver plus étonnant que leur ordre chronologique ne soit pas respecté, mais ceci s'explique de deux manières : ou bien par la hâte avec laquelle S. Jude a été obligé de composer sa lettre, afin d'arrêter au plus vite les progrès du mal ; ou bien par la fougue de son inspiration, que des exégètes ont pu comparer à celle des prophètes. Or, nous avons eu l'occasion de dire pourquoi, les antiques envoyés de Jéhovah négligeaient la succession terrestre des temps, perdus qu'ils étaient dans la contemplation de l'immortel présent qu'est Dieu.

Le premier événement qui est ainsi rappelé est celui de la délivrance des Hébreux, bientôt suivie, dans le désert, de la punition des incrédules et des rebelles. Il suffit de se reporter au Pentateuque pour en comprendre toute la portée. L'écrivain remonte ensuite au-delà de la création de l'homme : il évoque la rébellion des mauvais anges, qui furent chassés du ciel, réservés au terrible jugement de Dieu et liés dans les ténèbres par des chaînes éternelles. Brusquement, nous sommes transportés de là à l'époque où les cités impures de Sodome et de Gomorrhe furent vouées au feu, parce qu'elles s'abandonnaient à des vices que renouvellent les docteurs infâmes de l'hérésie.

Un incident peu connu est alors relaté : c'est celui de l'altercation entre l'archange Michel et le démon